

Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 14 (1961)

Heft: 1-4

Buchbesprechung: Bücherbesprechungen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BÜCHERBESPRECHUNGEN · COMPTES RENDUS

LOUIS RENOU, «*Les Upanishad*»: XVI *Bāṣkala-Mantra Upaniṣad*. 16 p., 8°. XVII *Chāgaleya Upaniṣad*. 12 p., 8°. Publiées et traduites par Louis Renou. Paris, Adrien Maisonneuve, 1956 et 1959.

Ces deux brèves Upaniṣad appartiennent à une période tardive du védisme. D'abord éditées dans la série intitulée *Unpublished Upanishads*, Adyar 1933, elles ont été traduites ici pour la première fois en français. Comme le texte corrompu pose de nombreux problèmes, il a fallu avoir recours au maître de la philologie sanscrite en France pour qu'il se charge de cette tâche.

M. L. Renou nous présente, comme dans toute cette collection, le texte en devanāgarī et en caractères romains, une traduction accompagnée de notes précieuses et d'une introduction.

La tendance archaïsante, si caractéristique de nombreux textes védiques, se révèle dans la *Bāṣkala-Mantra Upaniṣad* — qui n'a d'ailleurs rien de commun avec la *Bāṣkala Saṃhitā* —, par une affabulation qui rappelle un mythe du Rigveda (1, 51, 1; 52, 1; 8, 2, 4). Sous la forme d'un bélier le dieu guerrier Indra ravit et emmena au ciel le sage Medhātithi pour lui révéler dans le sens du monisme upaniṣadique que lui, Indra, est l'Un, que le «bélier» n'est qu'un déguisement (la *māyā* du vers 11) et qu'en somme le principe unique n'est autre que le *brahman*.

Comme la précédente, la *Chāgaleya Upaniṣad* a été retraduite librement par Deussen d'après la version latine d'Anquetil Duperron, qui de son côté ne connaissait que la traduction persane. Elle aussi fait allusion à un thème mythique ancien: Kavaṣa Ailūṣa exclu, parce que d'extraction basse, d'un sacrifice par des brahmanes, se venge en leur posant des questions auxquelles ils ne savent pas que répondre. Selon son conseil ils se mettent au service des «(ascètes)-enfants» qui leur enseignent le caractère absolu et immortel de l'*ātman*. La comparaison familière du char à laquelle ils ont recours cache sous cette forme peut-être des réminiscences bouddhiques. L'*Upaniṣad* qui est en prose se termine par deux vers (une addition ultérieure nous semble-t-il) introduits par la formule ancienne: «Voici des stances à ce sujet:

De même qu'une voiture abandonnée par le cocher ne bouge si peu que ce soit, ainsi apparaît-il du corps quand il est délaissé par l'âme ...» P. HORSCH

G. P. MALALASEKERA et K. N. JAYATILLEKE, *Le bouddhisme et la question raciale*. 71 p., 8°. Unesco (N° 401), 1958.

Cette brochure, si brève soit-elle, contient des informations détaillées et exposées avec clarté. Les auteurs montrent d'abord que le système des castes repose sur

des préjugés de race, car il implique une inégalité économique, politique, sociale, religieuse et juridique. Ils admettent même l'hypothèse de l'origine raciale des castes, qui remonterait donc aux envahisseurs indo-européens, les «Aryens», qui méprisaient les aborigènes «à peau noire et sans nez». Il est en effet intéressant de noter que le mot *varṇa* désigne en sanscrit la caste aussi bien que la couleur de la peau.

Pendant le bouddhisme ne reconnaît pas le système des castes, qu'il rejette à l'aide d'arguments rationnels d'ordre biologique («il n'existe pas d'espèces humaines comme il existe des espèces animales et végétales»), sociologique (les classes sociales ne sont pas stables) et surtout religieux : Bouddha a affirmé «que le salut est possible pour tous les hommes des quatre castes» (Majjhima II, p. 147). Il proclame l'unité de l'espèce humaine et prêche la tolérance universelle. Le grand empereur Aśoka du troisième siècle av. J.-C. a réalisé dans sa politique cet idéal religieux.

Cet exposé soulève d'importants problèmes. Pourquoi la laïcité bouddhique n'a-t-elle pu s'affranchir du système social hindou ? Ce fait n'est-il pas la cause la plus profonde du déclin du bouddhisme en Inde ? Mais avec ces questions nous débordons le cadre du problème que les auteurs de cette brochure se sont posé et qu'ils ont abordé avec beaucoup de clarté et d'impartialité.

P. HORSCH

BERNFRIED SCHLERATH, *Das Königtum im Rig- und Atharvaveda*. Ein Beitrag zur indogermanischen Kulturgeschichte. Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, herausgegeben von der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft XXXIII, 3. 173 S., 8°. Wiesbaden, Kommissionsverlag Franz Steiner GmbH, 1960.

Bücher, die einen einzigen Gegenstand innerhalb eines klar begrenzten Gebietes vollständig behandeln, sind für die Wissenschaft von dauerndem Wert. Um ein solches Werk handelt es sich hier. Auf Grund sämtlicher Stellen des Rig- und Atharvaveda, die sich auf das Königtum beziehen und die textlich sowie in Übersetzung wiedergegeben werden, versucht der Verfasser ein Gesamtbild zu entwerfen. Er war sich dabei bewußt, daß die mythologische Natur dieser Texte nur in beschränktem Maße Rückschlüsse auf die realen Gegebenheiten des irdischen Königtums erlaubt. «Die Fragen nach Erb- oder Wahlkönigtum, nach den Einzelheiten der Herrschaftsgewalt, den Machtbefugnissen, den Möglichkeiten einer Absetzung des Königs lassen sich aus den Angaben des Textes nicht mit Sicherheit beantworten» (S. 2).

Die Untersuchung über die Beziehung gewisser Götter zur Herrschaft zeigt, daß ihnen der Titel *rājan* nicht zufällig beigelegt wird. «Königtum bedeutet Sieg, sieghafte Kraft, das unangetastete Festhalten der Herrschaft im Augenblick der höchsten Machtvollkommenheit» (S. 106). So steht denn auch der irdische König «in Parallele und Abhängigkeit von den himmlischen Königen».

Beachtenswert ist Schleraths Bemerkung, daß der Mangel einer Götterhierarchie im Veda dem Fehlen der Idee eines ewig regierenden Götterkönigs entspricht. «Nur wenn es diese Vorstellung gäbe, könnten wir die feste Hierarchie der Götterwelt erwarten, die man im vedischen Pantheon immer vermißt hat» (S. 74). Es ließen sich hierüber interessante historische Betrachtungen anknüpfen. Ist es zum Beispiel in diesem Fall nicht wahrscheinlich, daß irdische Verhältnisse auf die mythologische Anschauung abgefärbt haben?

Im Awesta fehlt das Äquivalent für *rājan-*, *rāj-*. Andererseits hat Schlerath eine lange Liste von wörtlichen Entsprechungen zwischen altindisch *ṣatrá-* und awestisch *xšaθra-* «Herrschaft» zusammengestellt (S. 127–131). Schließlich sei noch auf seine Bemerkungen zum Eid (S. 153–157) hingewiesen. Das Ordeal bei Feuer, Wasser und Pflanzen, die eine tiefe Affinität zur Idee des Königtums aufweisen, kann vorindisches Alter beanspruchen. Was Varuṇa anbelangt, glaubt Schlerath im Gegensatz zu Lüders, daß seine Eidnatur «nur einer der möglichen Ausgangspunkte seines Königtums ist» (S. 156).

P. HORSCH

MIRCEA ELIADE, *Schamanismus und archaische Ekstasetechnik*. VIII, 472 S., 8°. Zürich und Stuttgart, Rascher Verlag, 1957.

Eliade sieht im Schamanismus vorerst eine Technik der Ekstase und hebt dann die Hauptmomente dieses komplexen Phänomens hervor: Durchbruch der kosmischen Ebenen, Verkehr mit den Geistern, Seelenflug, Zerstückelung des eigenen Körpers als Initiationserlebnis und geistige Wiedergeburt, Behandlung der Krankheiten usf. Es handelt sich dabei nicht um eine Religion im eigentlichen Sinne, sondern um einen Komplex typischer Motive, die sich als eine Form primitiver Mystik bei den verschiedensten Völkern der Erde wiederfinden.

Für die Asienkunde ist das Werk von besonderer Bedeutung, finden sich doch noch heute die urtümlichsten Vertreter des Schamanismus im Norden Asiens. In der vorbuddhistischen, tibetischen Bon-Religion weist der Verfasser die grundlegenden schamanischen Praktiken nach, die sich weitgehend im Lamaismus, wenn auch umgewertet, vergeistigt, erhalten haben, wobei bloß auf die Orakelpriester und die Maskentänze hingewiesen sei. Interessant sind die Ausführungen über schamanische Symbolismen und Techniken in Indien, die eine wertvolle Ergänzung zu Eliades gehaltvollem Buch über den Yoga bilden. Auch im Tantrismus, in China und bei den Völkerstämmen Südostasiens wird das Phänomen der Ekstase mit allen damit verbundenen religiösen, mythologischen Erscheinungsformen vom historischen und vergleichenden Standpunkt scharf umrissen.

In diesem Werke erstaunt uns Eliade wiederum durch die Fülle des Materials, das er mit psychologischem Scharfsinn und intuitivem Einfühlungsvermögen klar zu ordnen versteht. Der Ethnologe findet hier zusammengestellt – zum Beispiel die Sym-

bolik der Schamanentracht und -trommel –, was in oft schwer zugänglichen Zeitschriften verstreut liegt. Die umfangreiche Untersuchung bildet für die Orientalisten aller Gebiete eine Fundgrube meist wenig berücksichtigter religiöser Motive, für den allgemeinen Leser einen Quell geistiger Anregung. P. HORSCH

The Nāṭakalakṣaṇaratnakośa of Sāgaranandin. A Thirteenth-Century Treatise on the Hindu Theater. Translated by Myles Dillon ... Murray Fowler ... and V. Raghavan. Introduction and Notes by V. Raghavan. 74 pp., 4°. Transactions of the American Philosophical Society. New Series – Volume 50, Part 9, Philadelphia 1960.

Das vorliegende Buch ergänzt den im Jahre 1937 von M. Dillon edierten Sanskrittext des Nāṭakalakṣaṇaratnakośa (London, Oxford University Press, pp. XX, 147, cr.-8vo). Es ist den gemeinsamen Bemühungen der drei im Titel genannten Gelehrten zu verdanken, doch hat V. Raghavan offenbar die Hauptlast der Arbeit getragen. Von ihm stammen die Schlußfassung der Übersetzung, die Einleitung, die Quellen-Indices und vor allem die Zusammenstellung der von ihm selbst und anderen früher schon an verschiedenen Stellen vorgeschlagenen Emendationen. Ihnen kommt eine ganz besondere Bedeutung zu, weil wir für den N. bisher nur einen einzigen, nicht besonders guten Textzeugen besitzen. Ohne die Leistung der beiden anderen Indologen ungerechterweise zu verkleinern, darf man wohl sagen, daß besonders durch V. Raghavans Mitarbeit hier ein Meisterwerk von erstaunlicher Akribie zustande kam, das höchstens dann wesentlich vervollkommen werden könnte, wenn uns der Zufall weitere Mss. des Textes bescherte. In Sāgaranandin, den Rāghavan nicht früher als das 13. Jahrhundert datieren möchte, lernen wir einen Kompilator kennen, der sich weniger durch eigene Ideen oder durch kritischen Scharfsinn als durch eine beachtliche Belesenheit auszeichnet. Er vermittelt uns die Lehrmeinungen von Schulen, die neben jenen des Abhinavagupta und des Dhanañjaya bestanden, besonders der des Māṭṛgupta, eines zweifellos bedeutenden Kopfes, und läßt uns so die Vielschichtigkeit der mittelalterlichen indischen Theorie des Dramas ahnen. Leider besteht die Darstellung in ihrem theoretischen Teile auf weite Strecken aus einer wenigstens für unseren Geschmack einigermaßen ungeschickten, kritiklosen, an Äußerlichkeiten klebenden Rubrikation von Begriffen. Am interessantesten sind wohl die Erklärung technischer Ausdrücke und des auf der Bühne üblichen Sprachgebrauchs (Zeilen 2158–2290 des Sanskrit-Textes). Über die Musik, die Metrik, die Tanzkunst und die Paraphernalia der Bühne bietet das Handbüchlein nahezu nichts. Dagegen verdient der Autor unseren Dank für die zahlreichen Fragmente, die er als Beispiele aus vielfach verlorenen klassischen Dramen zitiert. Unter ihnen ist beson-

ders das Devīcandragupta hervorzuheben, welches einen dem Mudrārākṣasa ähnlichen Stoff behandelt (vgl. V. Raghavan, *Journal of the Banaras Hindu University*, II, i, 23–54; ii, 307). – Im ganzen ist die vorliegende Übersetzung mit dem beigegebenen Kommentar ein streng wissenschaftliches, von Sanskritisten für Sanskritisten, nicht für den interessierten Laien geschriebenes Werk. Wer es mit Nutzen lesen will, muß mit der Theorie des Sanskritdramas bereits bekannt sein; lernen kann er sie aus Sāgaranandins Kompilation nicht. W. RAU

HEINRICH ZIMMER, *Philosophie und Religion Indiens*. Ins Deutsche übertragen und herausgegeben von Lucy Heyer-Grote. 597 S., Zürich, Rhein-Verlag, 1961.

Vor zehn Jahren erschien in der Bollingen Series, New York, das unvollendet nachgelassene, von Joseph Campbell mit großer Sorgfalt redigierte und vervollständigte Werk von Heinrich Zimmer «*Philosophies of India*», beruhend auf seiner letzten, kurz vor seinem allzufrühen Tode an der Columbia University gehaltenen Vorlesung. Das Buch ist an dieser Stelle (*As. Stud.* 1952, S. 152) angezeigt worden und liegt jetzt auch in deutscher Übersetzung vor. Der Verlag hat gut daran getan, in den Titel auch die Religion einzubeziehen, liegt es doch in der Natur der Sache, daß die indische Philosophie nur im Zusammenhang mit der Religion verstanden werden kann, mit der sie seit ihren ersten Anfängen bis in ihre letzten Entwicklungen unauflöslich verbunden ist; und es ist ja gerade ein besonderes Verdienst des Zimmerschen Buches; nicht nur die Beziehungen der Philosophie zur Religion, sondern auch zu dem weiteren Bereich des kulturellen Lebens berücksichtigt zu haben.

Die Übersetzerin hat in einem Vorwort von den Grundsätzen Rechenschaft gegeben, die sie bei ihrer Arbeit geleitet haben und die es sehr wohl verdienten, von den zahlreichen Übersetzern englischer Bücher über Indien beherzigt zu werden. Dies gilt vor allem für die Behandlung philosophischer und religiöser Termini, die hier nicht, wie dies leider zumeist geschieht, aus dem Englischen übersetzt wurden, wo sie bereits sehr ungenaue Wiedergaben der Originalausdrücke sind, sondern durch die Ausdrücke gegeben werden, die in der deutschen indologischen Literatur gebräuchlich sind; die enge Vertrautheit der Übersetzerin mit den deutschen Schriften Zimmers und ihre langjährige persönliche Bekanntschaft mit dem Autor hat dies ermöglicht und darüber hinaus eine Übersetzung entstehen lassen, die der Form, in der Zimmer selbst sein Buch in seiner Muttersprache gestaltet hätte, so nahe kommt, als dies in solchem Falle möglich war. Bei den zahlreichen Zitaten konnten vielfach die Formulierungen Zimmers in seinen deutsch erschienenen Werken benutzt werden, so besonders in der Wiedergabe von Fabeln, Legenden und Gleichnissen, und anderseits ist die ganze schöpferische Sprachgestaltung Zimmers mit be-

wundernswerter Einfühlung nachgebildet oder genau genommen wiedergewonnen, so daß man in dieser Rückübertragung den großen wissenschaftlichen Prosaisten, der Zimmer war, beglückt wiedererkennt; und so ist es denn lebhaft zu begrüßen, daß dies letzte Werk des tiefen Deuters der indischen Geisteswelt, das recht eigentlich als sein Vermächtnis gelten kann, nun auch dem deutschen Leser in einer kongenialen Wiedergabe erschlossen worden ist.

E. ABEGG

Kranich am Meer. Koreanische Gedichte. Herausgegeben von PETER H. LEE, auf Grund der Übertragungen des Herausgebers und in Zusammenarbeit mit ihm von FRANZ WILHELM HUBER und ALBERT VON SCHIRNDING in die vorliegende Form gebracht. 130 Seiten mit 6 Bildern, 8°. München, Carl Hanser Verlag, 1959.

Das vorliegende, für weitere Kreise bestimmte Buch scheint die erste größere Auswahl koreanischer Dichtung (vom 7. bis zum 18. Jahrhundert) in Übersetzung zu sein – verbunden mit einer literatur- und kulturgeschichtlichen Darstellung, wenn auch nur in Gestalt eines verhältnismäßig kurzen Nachworts, und mehr oder weniger kurzen Biographien der vertretenen Dichter –, die das Abendland zu sehen bekommt. Wir verdanken es dem jungen koreanischen Gelehrten Peter H. Lee, der in Amerika und Europa studiert hat und sich eifrig um die Vermittlung der Kultur, insbesondere der Literatur seiner Heimat bemüht – den Lesern der *Asiatischen Studien* dürfte er durch seine Studie und Übersetzung «The Life of the Korean Poet-Priest Kyunyö» (*As. St.* 1957/58, S. 42 ff.) bekannt sein. Das Buch fachmännisch zu beurteilen bin ich nicht in der Lage; dafür verweise ich auf die Besprechung, die Ch. Haguenauer (Paris), einer der wenigen abendländischen Kenner der koreanischen Sprache und Kultur, in den *Nachrichten der Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens* / Hamburg, Nr. 87, S. 55f. veröffentlicht hat. Danach wären die Gedichtübertragungen in der vorliegenden Form entschieden zu frei. Also wieder ein Fall des häufigen Kompromisses: Untreue dem Original gegenüber zugunsten einer gefälligen, ja dichterischen Gestaltung in der Übersetzersprache, die nun tatsächlich dank den gewandten Bearbeitern diesen Band auszeichnet. Eine ähnliche Einstellung muß auch die des Herausgebers, des eigentlichen Autors des Buches, P. H. Lee, gewesen sein: sein Nachwort macht eher den Eindruck einer dichterischen Verklärung als einer sachlichen Darstellung der koreanischen Kultur- und Literaturgeschichte, wobei er andererseits deren starke Abhängigkeit von China in seinem patriotischen Eifer gern verwischt. Daß er schließlich seine «Zeittafel» mit der Gründung des koreanischen Reiches «Chosön» im Jahre 2333 v. Chr. beginnt, zeugt von einer unkritischen Haltung der mythenhaften Überlieferung gegenüber, die auch heute noch in ganz Ostasien selbst unter Gelehrten sehr verbreitet ist.

Von diesen Vorbehalten abgesehen, können wir das äußerst ansprechende, auch typographisch mit feinem Geschmack gestaltete Buch, dem überdies sechs gute Reproduktionen alter koreanischer Malereien beigegeben sind, nur warm begrüßen und empfehlen.

E. H. v. T.

ERHALTENE BÜCHER · LIVRES REÇUS

- MUHAMMAD ASAD, *The Principles of State and Government in Islam*. Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1961.
- ARCHIE J. BAHM, *Yoga, Union with the Ultimate*. A new version of the ancient Yoga Sutras of Patanjali. New York, Frederick Ungar, 1961.
- Bibliographie Bouddhique*. Vol. 28/31: Mai 1954–Mai 1958. Ed. par J. K. BALBIR, G. L. M. CLAUSON, P. DEMIÉVILLE et autres. Paris, Adrien Maisonneuve, 1961.
- HEDWIG VON BEIT, *Symbolik des Märchens*. Versuch einer Deutung. Zweite, verbesserte Auflage 1960. Band 2: *Gegensatz und Erneuerung im Märchen*. Registerband. Bern, Francke Verlag, 1957–1960.
- JOHN BLOFELD, *Rad des Lebens*. Erlebnisse eines westlichen Buddhisten. Deutsch von LORENZ RICHTER und EVA GRÜNERT. Zürich und Stuttgart, Rascher Verlag, 1961.
- The Changing Map of Asia*. A Political Geography. 4th Edition, revised. Edited by W. G. EAST and O. H. K. SPATE. London and New York, Methuen and Dutton, 1961.
- MIRCEA ELIADE, *Schamanismus und archaische Ekstasetechnik*. Zürich und Stuttgart, Rascher Verlag, 1957.
- MIRCEA ELIADE, *Das Mysterium der Wiedergeburt*. Initiationsriten, ihre kulturelle und religiöse Bedeutung. Aus dem Französischen übersetzt von EMILIE HOFFMANN. Zürich und Stuttgart, Rascher Verlag, 1961.
- WOLFGANG FRANKE, *The Reform and Abolition of the Traditional Chinese Examination System*. Distributed by Harvard University Press, Cambridge (Mass.), 1960.
- ANTOINETTE K. GORDON, *The Iconography of Tibetan Lamaism*. Rutland, Vermont & Tokyo, Charles E. Tuttle Co., 1960.
- ANNELIES KAMMENHUBER, *Hippologia Hethitica*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1961.
- HOWARD K. KAUFMAN, *Bangkhuad*, A Community Study in Thailand. (Monographs of the Association for Asian Studies, X). Locust Valley, N. Y., J. J. Augustin Inc. Publisher, 1960.
- DONALD KEENE, *Modern Japanese Novels and the West*. Charlottesville, University of Virginia Press, 1961.